ADP
مجلة حوليات التراث
Revue Annales du Patrimoine
P-ISSN 1112-5020 / E-ISSN 2602-6945

Célébration et désacralisation du patrimoine culturel chez Chimamanda Ngozi Adichie et Fatou Diome

Celebration and desecration of cultural heritage in Chimamanda Ngozi Adichie and Fatou Diome

Dr Marcel Taibé
Université de Ngaoundéré, Cameroun
marcelt@yahoo.com

Reçu le : 30/7/2024 - Accepté le : 25/8/2024

24
2024

Pour citer l'article :
✳ Dr Marcel Taibé : Célébration et désacralisation du patrimoine culturel chez Chimamanda Ngozi Adichie et Fatou Diome, Revue Annales du patrimoine, Université de Mostaganem, N° 24, Septembre 2024, pp. 407-423.

BY-NC-ND

http://annalesdupatrimoine.wordpress.com

***

Revue Annales du patrimoine, N° 24, 2024, pp. 407 - 423
P-ISSN 1112-5020 / E-ISSN 2602-6945

Célébration et désacralisation du patrimoine culturel chez Chimamanda Ngozi Adichie et Fatou Diome

Dr Marcel Taibé
Université de Ngaoundéré, Cameroun

Résumé :

La présente réflexion porte sur l'enracinement culturel et le regard critique que portent Chimamanda Ngozi Adichie et Fatou Diome sur leur propre patrimoine. Son objectif en est de démontrer comment la prose romanesque de ces écrivaines contemporaines oscille entre célébration du patrimoine culturel et désacralisation de certains aspects de la tradition jugés rétrogrades en cette ère de la mondialisation. En partant de l'approche thématique, l'article saisit la vision du monde des auteures à partir de la récurrence des thèmes qui concordent l'intérêt du groupe. La première partie dévoile l'enracinement culturel à travers la réappropriation des croyances, des rites, des langues et cultures du terroir. Par ailleurs, l'analyse a pris en compte le regard critique des romancières sur leur propre patrimoine culturel. La chute de l'autorité patriarcale et la critique des dogmes traditionnels participent de l'engagement des romancières contre leur tradition. Ainsi, l'assassinat du personnage masculin se présente comme une forme de libération et d'affirmation de la figure féminine. Par l'écriture de la chute du pouvoir masculin, Chimamanda sanctionne l'aliénation du fils du terroir et renforce la conservation des valeurs culturelles de la société igbo du Nigéria. Chez Fatou Diome, le personnage féminin ne tue pas mais se contente de déplorer le système traditionnel qui étouffe la liberté de la femme. Partant, les deux romans féministes passent de l'enracinement culturel à l'autocritique. En se penchant sur les réalités du Nigéria et celles du Sénégal, Adichie et Diome traduisent l'attachement de la diaspora africaine aux terres d'origine et s'inscrivent dans un féminisme en quête de l'autonomie de la femme.

Mots-clés :

roman, enracinement, diaspora, désacralisation, féminisme.

Celebration and desecration of cultural heritage in Chimamanda Ngozi Adichie and Fatou Diome

Dr Marcel Taibé
University of Ngaoundéré, Cameroon

Abstract:

This reflection focuses on the cultural roots and critical view that

Reçu le : 30/7/2024 - Accepté le : 25/8/2024
marcelt@yahoo.com
© Université de Mostaganem, Algérie 2024

Chimamanda Ngozi Adichie and Fatou Diome have on their own heritage. Its objective is to demonstrate how the romantic prose of these contemporary writers oscillates between celebration of cultural heritage and desecration of certain aspects of tradition considered retrograde in this era of globalization. Starting from the thematic approach, the article captures the worldview of the authors based on the recurrence of themes that match the interest of the group. The first part reveals cultural roots through the reappropriation of local beliefs, rites, languages and cultures. Furthermore, the analysis took into account the critical view of novelists on their own cultural heritage. The fall of patriarchal authority and the criticism of traditional dogmas are part of the commitment of novelists against their tradition. Thus, the assassination of the male character presents itself as a form of liberation and affirmation of the female figure. By writing about the fall of male power, Chimamanda sanctions the alienation of the son of the land and reinforces the conservation of the cultural values of Igbo society in Nigeria. In Fatou Diome, the female character does not kill but simply deplores the traditional system which stifles women's freedom. Therefore, the two feminist novels move from cultural roots to self-criticism. By looking at the realities of Nigeria and those of Senegal, Adichie and Diome reflect the attachment of the African diaspora to the lands of origin and are part of a feminism in search of women's autonomy.

Keywords:

novel, roots, diaspora, desacralization, feminism.

Introduction :

L’enracinement culturel de l'écrivain s’illustre par la valorisation de ses coutumes, de son terroir, de ses particularités langagières et de sa différence. Pour le cas de Chimamanda Ngozi Adichie et Fatou Diome, l’enracinement culturel oscille entre idéalisation des valeurs traditionnelles et rupture. La défense et l’illustration de l’identité ne passe pas sous silence les aspects rétrogrades du patrimoine identitaire. Il suit une écriture novatrice qui fait fausse route à la valorisation du terroir. L’aperçu du corpus renchérit ledit axe de lecture. Le roman "L’hibiscus pourpre" plonge le lecteur dans la vie familiale où l’autorité paternelle transforme le foyer en enfer. En effet, le personnage Eugène est un père de famille qui prend appui sur ses rigides convictions religieuses pour punir le corps afin de sauver

l'âme. C'est ce qui explique la cruelle violence qu'il exerce sur son épouse et ses enfants. Cette vie infernale conduira son épouse à commettre le crime par empoisonnement. Par ce tragique, le récit dévoile l'abîme de la société Igbo. Dans "Celles qui attendent", Fatou Diome s'approprie une langue apte à transcrire les réalités villageoises dans toute leur teneur. En dévoilant le type de rapport qu'entretient le migrant avec les siens vivant au pays, le roman laisse observer l'art de sauver les apparences. En dernier ressort, le roman insiste sur les privilèges dont jouissent les migrants dans leur pays avec un accent sur leur nouvelle identité.

Partant, comment le texte romanesque s'approprie les réalités du terroir et prend de distance avec certains aspects du patrimoine identitaire ? En partant de l'approche thématique, l'article démontre l'enracinement et la rupture dans l'écriture du terroir chez ces romancières. La première partie dévoile l'écriture du terroir à partir des indicateurs propres à l'aire culturelle de chaque auteure. Le deuxième axe de réflexion s'attarde sur la remise en question de certains aspects du patrimoine identitaire.

1 - Réappropriation du patrimoine culturel :

L'ampleur des indicateurs du pays d'origine dans les textes indique la fin des temps où l'étranger construisait l'histoire de l'Autre à sa place. En choisissant d'écrire leur pays, Fatou Diome et Chimamanda Ngozi Adichie sonnent le glas de la littérature exotique visant à consolider les stéréotypes appauvrissant l'Afrique et le personnage africain. Les marqueurs objectifs par lesquels se dévoile le repli identitaire s'articulent autour de la représentation des croyances et rites traditionnels et la réappropriation linguistique et culturelle.

1. Représentation des croyances et rites traditionnels :

D'entrée de jeu, le repli identitaire se dévoile par la valorisation de l'espace traditionnel. Dans les deux textes, le décor qui frappe à première vue, est le cadre traditionnel. C'est

la société traditionnelle igbo du Nigéria qui sert de cadre géographique où se déroule la scène du roman, "L'hibiscus pourpre". Dans cet espace socio-culturel, la structure sociale est fondée sur la puissance patriarcale. C'est le patriarche Papa-Nnukwu qui assure le pouvoir traditionnel du peuple igbo. Papa-Nnukwu est un grand-père qui transmet la vision du monde selon le peuple Igbo à ses petits. Selon ce patriarche, Chukwu est un dieu tout-puissant à qui le peuple igbo peut adresser des prières directement pour demander des choses ou passer par l'intermédiaire d'autres dieux. Dans la même perspective, la narratrice évoque le Chi, dieu personnel et ange gardien pouvant intervenir auprès de Chukwu en faveur des fidèles igbo. En outre, le roman revient sur la réincarnation des morts chez le peuple igbo. Papa Nnukwu s'attarde sur l'immortalité de l'âme chez le peuple igbo. Kambili, la narratrice met un accent sur la vie particulière de son grand-père. Le portrait que la narratrice dresse de celui-ci traduit la puissance paternelle : "Grand-Père était très clair de peau presque albinos… Il avait ouvert les yeux avant beaucoup de membres de notre peule, disait papa ; il avait compté parmi les rares personnes qui avaient fait bon accueil aux missionnaires"(1). La figure masculine passe pour un modèle et une référence si bien que les enfants s'évertuent à s'y identifier. L'espace est dominé par la puissance paternelle dans cette société traditionnelle ibo.

Chez Fatou Diome, c'est l'écriture de la mémoire qui fait remonter à la surface le cadre traditionnel. La narratrice dévoile le secret longtemps gardé dans sa mémoire. Il est question du rite traditionnel au cours duquel Salie a joué un rôle important. Elle en témoigne avec une franchise qui trahit le tabou : «Métamorphose ! Je suis un gri-gri. Je suis une potion magique. Je suis une cotonnade de teinture bleue. Je suis ce jeune mouton égaré sur l'autel de l'amour de Gnarelle. Je suis un sacrifice fait aux esprits. Je suis un fétiche parmi les fétiches du marabout peul"(2). Le témoignage de la narratrice renseigne sur les faits qui

sont spécifiques à son aire culturelle. C'est un espace traditionnel où l'intérêt du groupe passe avant celui de l'individu. Les libertés individuelles ne sont pas prises en compte lorsqu'il s'agit de sauver le groupe. Les jeunes filles vierges sont contraintes selon les exigences de la tradition de prendre part aux scènes les plus obscènes où elles en sont les actrices principales. C'est dans cet espace qu'un marabout exige que sa partie génitale soit tenue entre les mains d'une fille vierge. La narratrice en témoigne : "Le rite du Peul exigeait une jeune fille pure…, en faisant aller sa main de la terre vers le ciel et du ciel vers la terre, comme lorsqu'on pile du mil, tandis qu'allongé sur le dos entre les jambes de sa patiente, il débiterait ses incantations. Coumba, ma tutrice, m'avait réquisitionnée, muselée, en m'annonçant que les esprits m'infligeraient en cas de refus ou de trahison du secret"(3).

En clair, la réappropriation de des croyances et rites participe de l'enracinement identitaire. La réappropriation linguistique et culturelle renforce davantage l'attachement au terroir.

2. Ancrage culturel et linguistique :

La culture et la langue du terroir sont manifestes dans l'œuvre romanesque. En effet, la langue d'écriture (l'anglais) ne rompt pas le cordon ombilical qui relie Chimamanda à son terroir. Le roman "L'hibiscus pourpre" s'approprie la langue igbo en vue de garder l'authenticité et la teneur de certaines expressions. Les noms des personnages en langue igbo renforce cet ancrage linguistique. Les noms tels "Ifeoma", "Kambili", "Igwe", "Ifediora" déterminent l'identité du peuple mis en scène dans le roman. En outre, il se trouve des proverbes qui reflètent le mode de vie et la vision du monde du peuple igbo. Les écrivains igbos contemporains conservent par l'écriture la sagesse et l'âme du peuple igbo pour que la postérité en bénéficie. Ils sonnent le glas de l'époque de l'oralité où seuls les vieillards détenaient les sagesses et leur mort signifiaient la bibliothèque qui brûle.

Igboanus insiste davantage sur ce mérite qu'il faut reconnaître aux écrivains igbo contemporains : "La littérature orale igbo couvre tous les aspects de performance orale-contes, chants, proverbes, virelangue, théâtre et festivals. Elle reflète le mode de vie, la culture et les croyances igbos. La littérature igbo contemporaine est une extension de cette littérature orale nourrie de la langue et de la culture igbo"(4).

"L'hibiscus pourpre" s'inscrit de plain-pied dans la littérature nigériane d'expression anglophone. Chimamanda s'est approprié les éléments de la littérature orale ibo tels les mythes, la langue igbo, les proverbes et les personnages conservateurs. En illustrant l'identité culturelle du roman, "L'hibiscus pourpre", l'écriture du terroir indique comment le mérite des écrivains nigérians est en partie lié à l'ancrage culturel. C'est ce que reconnaît Lilian Kesteloot *: "*On ne peut ignorer les écrivains d'Afrique anglophone qui sont connus par des traductions dès le début des années de l'indépendance, les plus précoces et brillants (étant) les nigérians"(5).

La mise en forme de la société igbo qui supplante le texte, indique les valeurs particulières par lesquelles la romancière contribue à l'universel. Le roman défend la tradition ibo par la sanction du personnage déraciné. Il s'agit d'Eugène qui rompt avec ses origines. La nouvelle religion catholique qu'il pratique l'écarte manifestement de sa propre famille. Il interdit à son propre père de mettre pied chez lui tant qu'il ne se convertit pas au christianisme. Entre ses frères se dresse le mur, il n'y a plus de dialogue. Tatie Ifema, sœur d'Eugène ne s'en revient pas :

"Notre père est en train de mourir, m'entends-tu ? De mourir… Pourtant, Eugène refuse de le faire entrer dans sa cette maison, il refuse même de le saluer. O joka ! Eugène doit cesser de faire le travail de Dieu. Dieu est assez grand pour faire Son travail Lui-même. Si Dieu doit juger notre père pour avoir choisi de suivre la voie de nos ancêtres, alors que Dieu le juge, pas Eugène"(6). Le discours de la sœur d'Eugène illustre la défense de

la tradition. C'est dans cette perspective que s'inscrit le roman, "Celles qui attendent". Fatou Diome part de l'idée suivant laquelle le peuple traditionnel est dépositaire des valeurs ancestrales. Il va de soi que la préservation de cet héritage culturel constitue un devoir pour la digne fille du terroir. C'est un défi en ceci que c'est un monde qui s'effondre et s'efface à jamais si rien n'est fait. Consciente de cette réalité, la romancière tente de sauver par l'écriture les valeurs du terroir menacées de disparition. C'est pourquoi l'univers romanesque s'affirme comme un véhicule des valeurs culturelles. L'écriture s'enrichit d'une dimension culturelle qui traduit l'intention de réhabiliter les valeurs locales dégradées au contact de la civilisation occidentale. Le roman, "Celles qui attendent" illustre l'ancrage culturel dans une perspective de conservation du patrimoine culturel matériel et immatériel. Le roman campe les personnages au cœur du monde traditionnel. L'humanité qui est représentée dans cette fiction voit et juge le monde à partir de son imaginaire culturel. Les savoirs locaux, l'éthique de vie, la tradition orale, les diverses vertus sont quelques éléments culturels mis en lumière dans ce roman. Pour le cas de la tradition orale, la romancière en fait une priorité. Elle démontre comment la tradition orale est l'âme du peuple. C'est un creuset de valeurs qui constitue la mémoire de l'humanité. Il en va de l'intérêt de chaque maillon de la société de connaître la tradition orale. Les secrets qu'elle cache sont importants pour expliquer les rapports humains. Pour ce faire, la narratrice invite à l'école de la tradition orale : "Sur l'île, la tradition orale demeure une source ouverte à tous, on gagne donc à connaître ses propres secrets de famille avant d'insulter les autres. Depuis des siècles, la mémoire transmise de génération en génération reste la rondache qui préserve la dignité des clans. Et si les anciens lèguent volontiers gloires et fiertés, ils n'oublient jamais d'offrir à tous ceux qui s'aviseraient de ternir l'éclat de leur descendance"[(7)]. En outre, le texte transpose les proverbes, les

légendes, les mythes, les contes et autres du terroir. Appartenant à la sagesse des nations, ces formes orales enseignent aux hommes la sagesse et les forment en vue d'accéder à la compréhension des tours de langage prononcés avec intelligence. La tradition orale à travers ces formes apprend à l'homme à agir de façon réfléchie, juste, et correcte. C'est pourquoi la narratrice dévoile le répertoire des proverbes de son terroir en vue d'enrichir la sagesse de son lecteur : "Une calebasse de mil n'empêche pas le bélier de sortir de l'enclos, mais elle peut lui donner envier d'y revenir. Un homme marié ne se perd pas à l'aventure, disaient les anciens"(8). "Si les éléphants s'éloignent de leur bande pour mourir, ici, ce sont les hommes qui se cachent pour pleurer"(9). "Ne choisis pas ton épouse un jour de fête, dit l'adage, tu pourrais ne pas la reconnaître après"(10). Limitons-nous à ces quelques cas de figures pour souligner l'intention pédagogique de la narratrice.

Chez Fatou Diome, l'écriture passe en revue les qualités et les misères présentes dans le système traditionnel. Le texte interpelle constamment la raison du lecteur à apprécier le fait culturel. Il reste que l'écriture du pays n'est pas une invite au conservatisme aveugle ni une table rase avec les éléments culturels. C'est le point de vue de Chimamanda pour qui le repli identitaire n'est pas une fin en soi.

2 - Ecriture romanesque, de la désacralisation au féminisme :

Chimamanda et Fatou Diome traduisent par l'écriture l'intention de déconstruire la société traditionnelle. Sans rompre avec le terroir, les auteures s'attaquent à la part extrême du pouvoir traditionnel. C'est dans cette perspective que le discours romanesque tente de faire tomber l'autorité patriarcale et certains aspects du patrimoine identitaire.

1. La chute de l'autorité patriarcale :

Par l'autorité, il faut entendre le droit de commander et le pouvoir d'imposer l'obéissance. L'autorité permet de faire régner de l'ordre et de mettre fin à l'anarchie. Cependant, il est clair

que l'absolue autorité étouffe la liberté de l'individu et le maintient dans l'enfermement. Dans la société du texte, l'autorité patriarcale dicte les règles de conduite et en appelle à la soumission totale. Dans le roman, "L'hibiscus pourpre", le foyer comme son nom l'indique est un cadre où le pouvoir du chef de famille est brûlant. Le chef de famille règne en roi absolu dans son fief et ne souffre d'aucune contradiction. C'est pourquoi Mama se tourne vers le personnage Sisi, fille d'un puissant sorcier. Sisi fournit à Mama le poison nécessaire pour l'empoisonnement de son mari, Eugène. Eugène prend le thé que lui sert Mama pour ne jamais retrouver la vie. Mama avoue : "j'ai commencé à mettre le poison dans son thé avant de venir à Nsukka. C'est Sisi qui me l'a procuré, son oncle est un puissant sorcier"(11). Par cet empoisonnement, le roman défie l'autorité et se passe des codes traditionnels. Mama, la coupable ne regrette pas l'acte criminel dont elle est responsable.

Par ailleurs, par la chute de l'autorité paternelle, c'est toute la question de l'identité qui est posée par Chimamanda. Le roman procède par une représentation contrastée des forces agissantes. Il s'agit des personnages Eugène et Tatie Ifeoma issus d'une même famille. Leurs conceptions de l'identité sont radicalement opposées. Pour le personnage Eugène, tous les référents culturels relèvent des esprits sataniques. C'est pourquoi il a choisi de donner sa vie au christianisme. Par conséquent les membres de sa famille qui ne partagent pas ses convictions n'ont aucun rapport avec lui. La vision de Tatie Ifeoma prend nettement le contre-pied de la conception de frère Eugène. Cette universitaire est l'incarnation de l'identité comme enracinement et ouverture au monde. C'est pourquoi elle se dresse violemment contre son Eugène habitué à enfermer ses enfants.

La transgression est au cœur de l'écriture romanesque de l'auteure nigériane. Ainsi Chimamanda rejoint la prose contemporaine indissociable du pouvoir transgressif. C'est du

moins ce que Wesemael reconnaît aux nouvelles écritures romanesques : "La prose actuelle apparaît chargée d'un potentiel transgressif particulièrement fort,… des textes… qui vont résolument à rebours de toutes les valeurs morales et de toutes les conventions sociales"[(12)]. Citoyenne du monde, Chimamanda ne fait pas du repli identitaire une fin en soi. La chute de la puissance patriarcale justifie la distance vis-à-vis du piège réducteur que tend l'enracinement. La vision du monde du personnage Eugène ne trouve pas d'écho favorable à l'identité selon l'auteure nigériane. Orthodoxe catholique, Eugène n'est qu'un personnage aliéné. La romancière partage ainsi la conception de l'identité illustrée et développée par l'auteur de "Traité du Tout-Monde". Inspiré des travaux de Gilles Deleuze et de Félix Guattari, Edouard Glissant présente l'identité-rhizome comme un système de relation. Par analogie à la figure de rhizome, Edouard Glissant définit l'identité-rhizome à la fois comme enracinement mais aussi en tant que relation. Les racines et les ailes, telle est l'image de l'identité-rhizome selon Edouard Glissant : "C'est bien à l'image de rhizome qui porte à savoir que l'identité n'est pas toute dans la racine, mais aussi dans la Relation"[(13)].

Le ton est moins violent chez Fatou Diome. Le discours romanesque s'attaque à l'autorité patriarcale par le seul pouvoir des mots. Après observation, la narratrice en vient à pointer du doigt l'autorité religieuse dont les femmes sont les plus victimes. Selon la narratrice, l'imam en tant garant de l'autorité musulmane est celui qui maintient les femmes rurales dans une foi aveugle et inféconde. Les prêches de cette autorité spirituelle impactent considérablement le destin des femmes. Les prêches recommandent de répondre "amen" face à toutes sortes de situation. Le roman "Celles qui attendent" désacralise cette dimension de la religion : "Quand la foi pose son doigt péremptoire sur le curseur de la pensée, les bonnes âmes disent simplement Amen. Alors Amen ! On s'imbibait des prêches

fleuves de l'imam Amen ! Il sermonnait, promettait, ordonnait. Amen ! Il fallait augmenter le peuple de Dieu, mort ou vif. Amen ! On enterrait souvent, on baptisait tout le temps… Amen ! Et les épouses, écœurées et impuissantes, pensaient ; "A mort, le lâcheur" ! Mais ça, l'imam ne devrait pas l'entendre, sinon il leur décernait un passeport pour la septième fournaise de l'enfer"(14). Une autre autorité visée par le discours de Fatou Diome est le chef de famille. La narratrice ne cautionne pas le dogme selon lequel le salut de la femme passe par l'obéissance absolue à son mari. C'est pourquoi le roman, "Celles qui attendent" tente de déconstruire ce discours erroné. La narratrice recourt au style indirect libre pour rapporter les propos de l'iman à l'endroit des femmes : "Car les femmes, discourait-il, pouvaient obéir ou pas à leurs parents, mais si elles voulaient sauver leur âme, elles devaient vénérer leur mari en toutes circonstances"(15).

Chez Fatou Diome, il n'est pas question de passer sous silence les aspects sombres de la tradition. C'est l'attitude critique qu'adopte la narratrice dans l'exploration des ressources du terroir. La narratrice relève pour le déplorer comment les dogmes de la tradition enferment le peuple dans l'aveuglement et l'obscurantisme. Dépouillé de tout esprit critique, le peuple traditionnel moulé par la foi ne peut voir objectivement le monde. La foi que recommande la tradition est un véritable obstacle à l'épanouissement de l'individu. Aveuglé et ne pouvant s'interroger sur quelques faits réels, l'homme ancré dans la tradition, vit toutes sortes de misères. C'est en ce sens que la narratrice présente la foi comme obstacle à la pensée. Résultats, les malheurs sont incontournables : "Midi. Seul moment, peut-être, où les mères de l'île, face à la répartition cornélienne de leur modeste déjeuner, souffrent du nombre insensé de leurs accouchements. Si peu de riz, pour tant d'enfants ! Si Jésus ne revient pas multiplier le pain, son église sera pleine, mais de morts. Le linceul est moins cher qu'un sac de riz. Gageons que Mohamed, de son côté, agrandira son paradis pour accueillir tout

ce petit monde, puisque ici on console les mères éplorées en leur assurant que tout enfant mort devient un ange et monte immédiatement au ciel où il se fait l'intercesseur de ses parents le moment venu. Qui oserait douter sous peine d'être sacrifié au Diable"[16]? Fatou Diome en vient à démontrer que toute interprétation erronée de la tradition est fatale. Le patrimoine traditionnel considéré comme un dogme en parallèle avec les réalités du présent et la raison entraine inévitablement la ruine de l'âme. Cette dimension de la tradition est vivement remise en question par la romancière d'origine sénégalaise. L'écrivaine de la diaspora africaine souscrit au point de vue Mokeddem : "Moi la Tradition, j'ai toujours été contre. Je fais corps avec elle quand elle vibre d'émotion, nourrit l'esprit, enrichit la mémoire. Je l'affronte, la répudie quand elle se fige en interdits, s'érige en prison"[17]. Chez Chimamanda Ngozi, l'empoisonnement de l'autorité paternelle constitue le moyen le plus fatal de se délivrer des contraintes. Considérant l'esprit critique caractéristique du discours romanesque, il reste que les deux romancières cheminent vers un nouveau féminisme.

2. Discours romanesque vers un nouveau féminisme :

En dernier ressort, un nouveau discours sur le féminisme s'observe chez Chimamanda Ngozi et Fatou Diome. Il n'est plus question du parti pris subjectif pour la cause de la femme caractéristique du féminisme traditionnel. Il s'agit d'un discours objectif sur la condition féminine. Une écriture féministe qui défend les valeurs humaines. En concentrant l'essentiel du discours romanesque sur les personnages féminins, les textes réhabilitent la place centrale qu'occupe la figure féminine dans la société. Le rôle narratif de premier plan attribué à des figures féminines vise à montrer que les personnages féminins recèlent des atouts dont la société a besoin pour assurer son bien-être.

Fatou Diome démontre comment le système traditionnel étouffe la liberté de la femme. Après analyse de la situation de la femme en milieu rural, la narratrice en vient à relever que les

dogmes traditionnels pèsent beaucoup plus sur la femme. Dans la communauté traditionnelle, la femme ne peut se prononcer sur son sort car la société a d'avance défini ce qu'elle doit être. S'y opposer ou du moins chercher à comprendre est perçu par la tradition comme sacrilège. Le témoignage de la narratrice en dit long sur le sort de la femme : "Dans sa bouche, non était toujours un réflexe qui attestait de son mal-être, rarement l'aveu d'une conviction ancrée. La liberté, elle en rêvait mais quelque chose en elle demeurait au piquet. Bref, elle agissait comme ces brebis attirées par les verts pâturages, mais qui ne s'éloignent jamais longtemps de l'enclos"(18). Il reste que toute démarche visant à réclamer les droits élémentaires de la femme est perçu très vite comme un acte d'irrévérence grave envers les ancêtres qui ont jeté une fois pour toutes les bases de la société. Le roman illustre ce cas de figure par la vie d'un personnage féminin écrasé sous le poids des dogmes traditionnels : "Son éducation avait toujours été centrée sur son obligation d'alignement aux diktats de la famille, du clan, du village. Dans ce système traditionnel, jamais on avait laissé le moindre interstice à ses propres envies. Petit à petit, mais irrémédiablement, on avait dressé autour d'elle un mur de dogmes contre lequel sa volonté se fracassait et tombait en ruine. Nul ne lui avait parlé de ses droits, encore moins de l'épanouissement personnel. Ainsi, lorsqu'elle avait tenté de résister à ses parents au prix d'un effort surhumain, elle en éprouva très vite une profonde culpabilité, convaincue d'avance qu'exprimer ses choix de jeune fille relevait de la plus condamnable indiscipline"(19). La narratrice relève le poids de la tradition sur le sort de la femme en milieu rural. La soumission passe pour l'unique vérité par laquelle la femme en milieu traditionnel est déterminée. La femme n'existe que parce qu'elle se soumet totalement aux dispositions de la société traditionnelle. Cela ne va pas de soi pour la narratrice. Sa rage contre la soumission justifie sa détermination à inverser l'ordre traditionnel des choses de ce monde à dominante dogmatique.

Toutefois, elle prend la parole non pour indexer l'homme en retour, mais pour introduire une nouvelle étape de l'émancipation féminine. Chez Fatou, l'émancipation de la femme ne passe pas par le renversement du statut de l'homme. En dépit des privilèges dont jouit l'homme par rapport à la femme, Salie n'envie pas le sort de celui-ci. C'est ce qui explique peut-être le caractère tempéré de son féminisme : "Je suis une féministe modérée… On les a baptisées soumission sans mon accord ; je n'aime pas ce mot avec ses trois *s,* ces constrictives qui conspirent, conspuent l'amour, et ne laissent souffler qu'un vent d'autoritarisme. Je n'aime pas les sous-missions, je préfère les vraies missions… Alors, mes hormones de féminité, je les garde ! Pour rien au monde je ne voudrais des testicules. D'ailleurs, il y en a qui se les arrachent pour promener leur torse poilu sur des talons aiguilles jusqu'au bois de Boulogne"[(20)].

Le détachement que Fatou Diome manifeste à l'endroit des pratiques et des schémas de pensée présente un intérêt capital en ceci que le lecteur juge par lui-même de la validité ou non des normes traditionnelles. Le texte interpelle constamment la raison du lecteur à apprécier le fait culturel. On s'aperçoit alors que la tradition présente à la fois des vertus et des éléments à améliorer et à adapter au contexte présent. Fatou Diome postule l'épanouissement de la femme non contre la tradition mais par la tradition. La représentation qu'elle se fait de la tradition n'exclut pas les exigences de l'époque contemporaine. De ce point de vue, la tradition se présente aux yeux de l'auteure comme une pratique ayant quelques racines dans le passé. Cette pratique représente le choix opéré par les hommes en vue de leur épanouissement dans leur quotidien.

Chez Chimamanda, la chute du personnage Eugène et le triomphe de sa sœur Tatie Ifeoma participent de l'écriture féministe. L'écriture met à nu la condition de la femme nigériane. La femme que décrit Chimamanda est sous l'emprise des lois. La narratrice Kambili part de son expérience dans sa

propre famille. Dans le cas d'espèce, il est question des arrestations illégales des personnages féminins et de diverses formes de violations de leurs droits. Pour rendre compte du sort des personnages féminins, la narratrice choisit d'évoquer le cas du Yewande. En effet Yewande est l'épouse d'un journaliste dont l'article sur la vie intime du président de la république a entrainé une série d'arrestation. C'est l'épouse qui subit l'arrestation. Seule entourée de ses enfants, la pauvre est dans la tristesse. Elle décide de rencontrer le personnage Eugène. La narratrice en témoigne : "essayant de me concentrer sur les mots un par un, quand on sonna à la porte. C'était Yewande Coke, la femme du rédacteur en chef de Papa. Elle pleurait… "Ils l'ont emmené ! Ils l'ont emmené ! dit-elle entre deux sanglots rauques… - Que vais-je faire, monsieur ? J'ai trois enfants ! Dont un qui tète encore mon sein ! Comment vais-je les élever toute seule"[(21)]? Il faut retenir que le sort de la femme dans les deux romans est déplorable. Les droits de la femme ne sont pas respectés. Son sort ne connaît non plus de progrès selon qu'elle est perçue comme travailleur. L'univers romanesque de Chimamanda Ngozi Achidie présente un cas spécifique de violations et de privations des droits dont les victimes sont les personnages féminins. Le sort des femmes renseigne sur le système dictatorial du Nigéria. En outre, la romancière milite en faveur de la femme en tant qu'actrice du développement. Dans le cadre restreint de cette réflexion, le développement s'entend comme le progrès socioéconomique réalisé grâce à un ensemble des moyens mis en œuvre par des personnages.

Conclusion :

Au cours de cette étude, nous avons cherché à démontrer l'écriture du terroir dans l'œuvre romanesque de Chimamanda Ngozi Adichie et celle de Fatou Diome. Il en ressort que l'enracinement chez les deux écrivaines contemporaines s'illustre par les croyances, les rites traditionnels, l'ancrage linguistique et la célébration des valeurs du terroir. La société traditionnelle

igbo qui transparait dans l'œuvre de Chimamanda Ngozi participe de l'attachement aux valeurs d'origine de cette écrivaine en contexte diasporique. Il en est de même chez Fatou Diome, bien que loin de son pays le Sénégal, continue d'alimenter son écriture romanesque des réalités du terroir. Toutefois, force est d'admettre que les deux romancières ne tombent pas dans l'idéalisation des valeurs d'origine. C'est ce qui explique leur rupture. Elles remettent en question certains aspects de la tradition jugés rétrogrades et obsolètes. La rupture est violente chez Chimamanda Ngozi qui fait tuer un père autoritaire par un personnage féminin. L'homicide commis par une femme dans le roman "L'hibiscus pourpre", confirme le caractère radical du féminisme de Chimamanda Ngozi. Tandis que le ton est moins violent chez Fatou Diome qui s'inscrit dans un féminisme modéré.

Notes :

1 - Chimamanda Ngozi Adichie : L'hibiscus pourpre, Anne Carrière, Paris 2003, pp. 96-97.
2 - Fatou Diome : Celles qui attendent, Flammarion, Paris 2010, p. 156.
3 - Ibid., p. 56.
4 - Herbert Igboanusi: "The Igbo Tradition in the Nigerian Novel" in African study Monographs. 22, (2), 2001, p. 53-72.
5 - Lyliane Kesteloot : Mémento de la littérature africaine et antillaise. Histoire, œuvres et auteurs, Classiques africains, CAEC-Khoudia, Paris-Dakar 1995, p. 36.
6 - Chimamanda Ngozi Adichie : op. cit., pp. 132-133.
7 - Fatou Diome : op. cit., p. 282.
8 - Ibid., p. 91.
9 - Ibid., p. 104.
10 - Ibid., p. 86.
11- Chimamanda Ngozi Adichie : op. cit., pp. 380-381.
12 - Sabine Van WESEMAEL : "Le potentiel transgressif de l'art contemporain", dans Alain-Philippe Durand, Frédéric Beigbeder et ses doubles, Rodopi B. V., Amsterdam-New York 2008, pp. 16-33.
13 - Edouard Glissant : Traité du Tout-Monde, Gallimard, Paris 1997, p. 31.
14 - Fatou Diome : op. cit., pp. 28-29.
15 - Ibid.

16 - Ibid.
17 – Malika Mokeddem : La transe des insoumis, Grasset, Paris 2003, pp. 26-27.
18 - Fatou Diome : op. cit., pp. 258-259.
19 - Ibid., pp. 258-259.
20 - Ibid., p. 41.
21 - Chimamanda Ngozi Adichie : op. cit., p. 59.

Références :

1 – Adichie, Chimamanda Ngozi : L'hibiscus pourpre, Anne Carrière, Paris 2003.
2 - Bardolph, Jacqueline : Etudes postcoloniales et littérature, Honoré Champion, Paris 2002.
3 - Ben Jelloun, Tahar : Au pays, Gallimard, Paris 2001.
4 - Deleuze, Gilles et Félix Guattari : Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille Plateaux, Les Editions de Minuit, Paris 1980.
5 – Diome, Fatou : Celles qui attendent, Flammarion, Paris 2010.
6 – Diome, Fatou : Le Ventre de l'Atlantique, Anne Carrière, Paris 2003.
7 - Glissant, Edouard : Traité du Tout-Monde, Gallimard, Paris 1997.
8 - Igboanusi, Herbert: "The Igbo Tradition in the Nigerian Novel" in African study Monographs.22, (2), 2001.
9 – Kesteloot, Lyliane : Mémento de la littérature africaine et antillaise. Histoire, œuvres et auteurs, in Classiques africains, CAEC-Khoudia, Paris-Dakar 1995.
10 - Mokeddem, Malika : La transe des insoumis, Grasset, Paris 2003.
11 – Wesemael, Sabine van : "Le potentiel transgressif de l'art contemporain", dans Alain-Philippe Durand, Frédéric Beigbeder et ses doubles, Rodopi B. V.; Amsterdam-New York 2008.